L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique.

NO. XX. PHILADELPHIE, 19 MAI, 1810. VOL. I.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

TOUT VA COMME IL PEUT ET NON COMME ON VEUT, EN CE BAS MONDE, ET SUIVANT QUE LE VENT SOUFFLE LA GIROUETTE TOURNE.

Il n'y a rien de plus curieux et de plus plaisant que les argumens que nos grands politiques du jour poussent à tout moment. Tout, suivant ce qu'ils disent, avait été prévu par leur grande sagacité ; mais moi qui voit les choses tout autrement, je distingue, à travers tout ce qu'il leur plait d'avancer, qu'ils sont prophètes après que les événemens se sont passés.

Quand ils discutent par groupes sur les événemens qui se développent, chacun prétend à sa manière les avoir prévus ; et en véritables thaumaturges ils soutiennent qu'ils ne pouvaient pas être autrement. Mais si les choses n'arrivent pas de même qu'ils prétendent l'avoir prévu, pour applanir toutes les difficultés ils chantent la palinodie : de sorte qu'ils ayent rencontré juste ou qu'ils ayent erré, ils ont toujours raison. Ainsi va le monde ; et il continuera d'aller de même, tant qu'il s'y trouvera des originaux et des présomptueux.

Quand la guerre, après le traité d'Amiens, se renouvella entre la France et l'Angleterre, nos politiques énergumenes ne manquerent pas de dire qu'ils l'avaient prévue ; mais comme le tort était tout attribué à la dernière, il coulait de source qu'ils calculassent le tems auquel sa chûte devait avoir lieu. Ils portaient cette chûte avant la fin de l'année : parceque, disaient-ils, n'ayant point d'alliés, et ses ressources se trouvant épuisées, de nécessité il faudra qu'elle succombe, ne pouvant pas soutenir seule une guerre qui se trouvait être d'une inégalité reconnue. Elle a soutenu cette guerre avec ses propres ressources, non seulement contre la France, mais encore contre toutes les nations de l'Europe, forcées de se liguer contre elle par des circonstances impérieuses, qu'il n'était pas en leur pouvoir d'empêcher, quoique cela fut contre leur volonté bien prononcée ; et bien qu'il se soit déjà écoulé plus de huit années depuis cette époque mémorable, elle existe encore plus formidable que jamais. Mais cela est de peu de conséquence : nos politiques profonds assurent que ce qui est différé n'est pas perdu ; et qu'à présent que les moyens de la détruire sont devenus négatifs, il sera bien plus facile d'en venir à bout : et quiconque s'aviserait de penser autrement, serait un anglomane determiné.

Ce qui vient d'être observé est si clair qu'il ne peut rien y être objecté ; et ce qui est encore plus lumineux, c'est la prédiction que nos politiques infaillibles suggéraient que l'Empereur d'Autriche serait détrôné pour avoir eu l'audace de soutenir la dignité de son royaume et les droits de son peuple contre les attaques ténébreuses d'un ennemi qui prétend que par anticipation tout lui appartient ; mais pour que sa chûte fut plus prompte ils insinuaient très artificieusement qu'il convenait au Roi de Prusse, qui était un ami de réserve du grand enchanteur, de rester spectateur oisif de la querelle pendant qu'elle se vuiderait ; parce qu'en tenant une conduite tout à fait analogue à l'importance de ses intérêts, il courait la chance certaine d'agrandir ses états. L'Empereur fut battu à Austerlitz, humilié ; mais il ne fut pas détrôné, quoique cet événement eut été prévu.

Le Roi de Prusse qui était un ami de réserve, et qui avait resté spectateur bénévole de la querelle insidieuse que son bon ami avait provoquée contre l'Empereur d'Autriche, attendait avec impatience que son ami de cœur lui ferait part de quelques fragmens des dépouilles du vaincu, ainsi que cela lui avait été indirectement promis, quand les affaires seraient arrangées ; mais cet ami intime, pour lui prouver jusqu'à quel point son amitié pouvait s'étendre, garda tout pour lui. Cette conduite peu généreuse déplut au bon Roi de Prusse, qui se facha tout de bon pour en témoigner sa surprise ; mais pour faire voir combien on avait de l'amitié et de la déférence pour son auguste personne, on lui fit une guerre d'extermination, après avoir préalablement calomnié son illustre épouse : et les résultats en furent qu'il fut réduit presqu'à *Nothing*. Bah ! C'est une bagatelle : tout avait été prévu.

Mais pendant que ce roi autant mal avisé que malheureux fuyait à perte-haleine devant les armées victorieuses pour mettre sa personne à l'abri des insultes de son compétiteur, et pour demander protection et secours à l'Empereur de Russie ; nos grands et judicieux politiques se plaisaient à dire que cela était une conséquence nécessaire de ce qu'ils avaient prévu. Fort bien, sorciers ; quand les événemens sont connus, vous ne risquez pas de vous tromper en émétant votre opinion. Cela n'était qu'un petit prélude de ce qu'ils avaient prévu. Il avaient prévu que le Roi de Prusse serait chassé d'un trône qu'il ne méritait plus d'occuper, quoiqu'il eut été considéré auparavant comme un ami de réserve, parce qu'il avait déplu au grand *Napoléon* ; et ils insinuaient très judicieusement que si l'Empereur d'Autriche entendait ses intérêts il le laisserait débrouiller ses affaires, parce que lui-même avait été abandonné à son malheureux sort, au moment où son aide lui aurait été du plus grand secours ; et qu'en se conduisant d'une manière si analogue à la saine politique et à la raison, il s'attirerait les égards gracieux du dispensateur des faveurs universelles, qui le récompenserait généreusement après la paix.

Et quand à l'Empereur de Russie, contre lequel on lançait adroitement, sans conséquence, quelques aspersions choquantes, ils disaient gaiement en se frottant les deux mains, que s'il avait la mal adresse de prendre le parti d'un roi qui n'inspirait plus que du mépris, parce qu'il avait refusé de donner du secours aux affligés dans le tems qu'ils en avaient besoin, il serait aussi détrôné. Bien argué, mes amis ! Faites le partage de Montgomery, tout

d'un côté rien de l'autre, et vous serez très conséquens.

Malgré les argumens de prévoyance de nos politiques profonds, l'Empereur de Russie, animé par un sens de justice et de préservation personnelle, se mit de la partie contre celui que les potentats qualifiaient d'ennemi déclaré des états indépendans, et perturbateur du repos de l'Europe ; mais ayant été défait à la bataille de Friedland, il crut n'avoir rien de mieux à faire que de faire sa paix, quoiqu'il n'eut encore perdu que des hommes, qui ne sont comptés pour rien, et quelques pièces de canon. Cette paix fut arrêtée entre les deux empereurs (un par le cours ordinaire des choses, et l'autre d'une manière extraordinaire) sur un radeau miraculeux au milieu du courant de la rivière Niémen près de Tilsit, où, la chronique porte, ils convinrent d'une manière tacite de se partager en bons freres l'Europe, sans avoir égard aux plaintes de ces princes insignifians qui y ont un droit incontestable depuis longues années ; et quand cet acte de justice aurait reçu son effet, se battre comme deux lions déchaînés, jusqu'à ce que le plus fort ou le plus rusé ait tout envahi. En attendant, ils laisserent au pauvre Roi de Prusse, auparavant ami de réserve, une petite portion de son royaume et sa couronne ; et des débris de ses états on en vit sortir des roitelets de nouvelle création, de même qu'on voit paraître après la pluye, quantité de champignons. Tout cela était dans l'ordre et de toute justice ; parce que nos raisonneurs en politiques disaient l'avoir prévu.

Quand la guerre juste et loyale contre l'Espagne fut connue, à laquelle ni l'intrigue ni la ruse n'avaient aucune part, pour expulser de son trône la famille régnante tout en lui faisant des protestations d'une amitié imperturbable ; nos nouveaux prophètes politiques l'avaient aussi prévue. Ils fondaient sans doute leur prévention sur la conduite équivoque du Roi Charles IV et son ministre Godoy, à l'égard d'un voisin qui avait une affection à toute épreuve pour eux, en épuisant toutes les ressources de l'Espagne, tant en argent qu'en hommes, pour aider un ami qui leur voulait tant de bien, à soutenir des guerres qui ne les regardaient pas ; mais comme cela ne suffisait pas pour assouvir l'appétit vorace d'un pygmée qui a un ventre plus grand que celui de Gargantua : pour se procurer le tout, il trouva à propos de faire mouvoir à la sourdine des ressorts qui, n'étant pas assez élastiques, se sont froissés avec tant de violence que l'Espagne, pour qui on avait une très grande amitié, est à présent un vaste cimetière, et l'intérieur du pays ne présente plus au voyageur que des masures en ruine, et que dévastation. Cela est de très peu de conséquence : outre que nos grands politiques avaient tout prévu, elle le méritait !

L'Empereur d'Autriche animé sans doute par un sens de préservation personnelle, prévoyant qu'après la chûte de l'Espagne la sienne ne serait pas éloignée, crut le moment favorable pour se relever de l'état humiliant dans lequel le traité de Presboug l'avait plongé. En conséquence, sans décliner ses motifs, il prit une attitude menaçante ; la guerre se renouvella ; il y eut des combats sanglans où il périt une quantité innombrable de gens qui n'avaient pas plus de part à la querelle que les Patagons : et malgré que nos prophètes politiques eussent prévu que l'Empereur d'Autriche seraient détrôné, parce qu'ils avaient décidé dans leur profonde sagesse qu'il ne méritait plus de régner, la paix s'est terminée à Vienne à la

grande confusion de nos devins infaillibles, sans que l'Empereur ait perdu ni son trône ni aucun de ses titres honorifiques. Cela est d'une conséquence mineure : tout avait été prévu.

Mais le plus curieux et le plus amusant de ce que nos politiques habiles avaient prévu, quoique leurs calculs se trouvent un peu en défaut, c'est les grands événemens qui se développent aujourd'hui. Quand quelque homme indifférent, pour ce qui ne le regarde pas, avait la bonhommie de dire que, suivant toute apparence, le grand enchanteur probablement divorcerait avec son auguste Josephine pour épouser quelque princesse qui fut plus féconde qu'elle, nos empiriques politiques, quoiqu'ils eussent tout prévu, retorquaient ses modestes argumens par leur ironie accoutumée : cela est d'autant plus faux que c'est une nouvelle anglaise ; et venant d'un canal aussi impur elle ne mérite aucun crédit. D'ailleurs, répliquaient-ils, le grand Empereur est trop attachée à sa vertueuse épouse, le modele de la sagesse, pour avoir formé l'idée de la répudier. Quoiqu'on nous assurat que cette nouvelle fut anglaise, cette mesure nécessaire au bonheur des Français s'est effectuée ; bien d'autres insensiblement s'effectueront quoiqu'elles ne soyent d'abord pas crues, et qu'elles nous parviennent par le même canal : mais cela ne fait rien ; nos savans politiques savent si bien se retourner, qu'ils arrangent toujours leurs affaires a démontrer qu'ils ont toujours raison ; et de quelle manière que les choses tournent, ils ne se trompent jamais.

Le plus édifiant de tout ce qu'ils avaient prévu, c'est le mariage du grand et magnanime *Napoléon*. Voyons de quelle manière ils l'arrangerent après que son divorce fait dans toutes les regles de l'art, fut connu.

On le fit d'abord amoureux d'une princesse saxonne fille du frere du roi régnant de ce nom ; c'est pourquoi ils prétendaient que le futur époux l'avait galamment invitée d'accompagner son oncle en France pour se procurer la douce jouissance, avant qu'elle fut toute à lui, de la contempler avec les yeux de l'amour jusqu'à ce qu'il en fut rassasié. Mais nos grands politiques, se conformant toujours aux circonstances, ont tout à coup changé leurs voiles, parceque le vent soufflait du côté opposé. Ils ont prétendu qu'une alliance aussi médiocre ne convenait pas à un personnage aussi illustre que l'est le grand *Napoléon*, en ce qu'elle ne correspondait pas aux vues sublimes et étendues de ce génie universel ; mais bien une des sœurs de l'Empereur de toutes les Russies : parce qu'ayant déterminé ensemble à Tilsit de se partager l'Europe sans commettre d'injustice, la saine politique et leurs intérêts communs, leur commandait impérieusement de s'unir entre eux par les liens du sang avant de consommer un aussi sublime projet.

Mais ô prodige étonnant ! Qui l'aurait jamais cru ! Qui s'en serait douté ! Ce n'est plus avec la sœur de l'Empereur de toutes les Russies que le grand magicien unit les destinées de sa vie : c'est avec la Princesse *Marie-Louise* fille de l'Empereur d'Autriche ; fille de ce puissant monarque que l'époux futur de cette princesse a voulu détrôner à trois intervalles différentes ; et sans la bravoure de ses troupes, et la fidélité de ses sujets, il ne serait pas plus question de lui, qu'il est question de l'infortuné Roi Ferdinand VII.

Comment des gens qui avaient tout prévu, et qui sont tant favorisés du ciel qu'ils prévoyent encore tout, pourront concilier tant de contradictions ? Ho ! Ne soyez pas en peine

—ils ont plus de ressources que vous ne pensez : ils ont déjà pourvu à tout. Comme ils sont toujours prophètes quand les événemens sont connus, ils insinuent très adroitement que le plus grand empirique de tous les empiriques a très sagement combiné ses affaires en faisant choix d'une princesse si digne de ses grandes qualités ; et qu'en alliant le sang noble qui circule dans ses veines avec celui d'une famille des plus anciennes de l'Europe, dont les illustres ancêtres figurent dans les fastes de l'histoire d'une manière des plus distinguées ; les enfans qui auront le bonheur d'en naître seront l'admiration des races qui se succéderont. En aurait-il été de même s'il avait épousé une Moscovite ? Hélas ! ils disent à présent que non ! Et outre que l'ancienneté de cette famille leur parait douteuse, ils ne trouvent pas que ses ancêtres occupent une place assez distinguée dans les pages de la renommée. Ils vont encore plus loin. Ils suggerent l'idée que si *Napoléon* remplit un devoir qu'il se doit à lui-même, et qu'il doit à la Grande Nation qu'il gouverne, il joindra les forces que la Providence a placées entre ses mains, avec celles de son beau-pere *in pecto* pour chasser de leurs voisinages ces descendans des scythes à demi barbares, pour les renvoyer honteux, dans leurs déserts glacés, d'avoir voulu approcher de trop près les peuples civilisés. Ils prévoyent que cela sera et que cela doit être ; par la raison sans réplique qu'il ne convient pas à qui que ce soit, de s'opposer aux projets sublimes de celui qui a conçu dans sa sagesse profonde, de régénérer tout l'univers.

On ne peut pas raisonner plus équitablement. Mais malgré tant de prévoyance, et malgré de si beaux raisonnemens, moi qui ne prévoit rien et qui raisonne machinalement, je pense que la plus grande faute qu'ait jusqu'à présent commise l'Empereur d'Autriche, est celle de marier sa fille au puissant monarque qui occupe actuellement le trône de France, non pas qu'il ne la mérite bien ; mais parce que les murs du palais qu'elle est destinée à occuper étant encore teints du sang de sa grande-tante et marraine, de son oncle et parrain, que des factieux ont assassinés, rappellera à son âme sensible des souvenirs douloureux si elle est susceptible de réflexion. Quoiqu'il en soit, si ce mariage, peut-être déjà consommé, occasionne une rupture entre les deux puissans empereurs qui devaient auparavant se partager l'Europe en bons freres sans commettre d'injustice : je conseille à ceux qui seront engagés dans la dispute, d'être les plus forts s'ils veulent avoir raison ; car l'expérience a démontré au delà de l'évidence, que les plus faibles avaient toujours tort. Ainsi va le monde ; et nous sommes dans la ferme persuasion qu'il en sera de même tant que les hommes existeront : toujours les girouettes tourneront à mesure que le vent soufflera.

Mais, où se portera leur prévoyance après que tant de belles choses auront été terminées ? Comme nous ne sommes pas accoutumé à anticiper sur les événemens, nous en instruirons nos lecteurs à mesure que leur prévoyance nous sera connue. *Finis Coronat Opus !*

IMPRÉVOYANT.

LOUIS SEIZE.

Une lettre écrite par une Dame en France fait mention que l'Empereur Napoléon a donné ordre de faire élever un superbe Monument sur la place où, par l'ordre d'une soi-disante Convention Nationale composée de voleurs et d'infames assassins, a péri l'innocent, le juste et infortuné Roi de France, Louis XVI ; et que l'anniversaire du jour qui a été témoin de ce forfait inoui sera dorénavant consacré en un jour de deuil et d'humiliation dans toutes les parties de son vaste empire.

POESIE.

La Formation des Plantes ; la Greffe ; Caractere, Nature, Couleurs, Attributs, Variétés des Plantes.

Ils sont passés ces tems de rêves poétiques,
Où l'homme interrogeait des forêts prophétiques ;
Où la fable, créant des faits prodigieux,
Peuplait d'être vivans des bois religieux.
Dodone inconsultée a perdu ses oracles ;
Nos vergers sont sans dieux, nos forêts sans miracles ;
Au sang du beau chasseur adoré de Cypris,
La rose ne doit plus son brillant coloris ;
L'eau ne répete plus le beau front de Narcisse,
Ce long cyprès n'est plus le jeune Cyparisse,
Ces pâles peupliers les sœurs de Phaéton,
Ce vieux tilleul Baucis, ce chêne Philémon :
Tout est désenchanté ; mais, sans tous ces prestiges,
Les arbres ont leur vie, et les bois leurs prodiges.
Je veux les célébrer ; je dirai quels ressorts
Des peuples végétaux organisent les corps.
Tantôt ma voix chantait les vertus minérales ;
Un nœud secret les joint aux races végétales.
L'arbuste, l'arbrisseau, les herbes et les fleurs,
Des élémens divers puissans combinateurs,
Sont le laboratoire où leur force agissante
Exerce incessamment son action puissante,
Et, de tous ces agens dans la plante introduits,
Forme l'éclat des fleurs et la saveur des fruits :
Admirable chimie, où l'air, la terre et l'onde,
Forment mille unions de leur guerre féconde !
Interrogez ces plants : des milliers de vaisseaux,
Qui sur un même tronc s'assemblent en faisceaux,
D'un côté, dans la terre, en racines s'étendent ;
De l'autre, en longs rameaux, dans les airs se répandent ;
Puis, divisés encor, vont, dans leurs frais boutons,
Du feuillage léger préparer les festons.
Dois-je vous dire encor ces minces vésicules
Qui ramassent la seve en d'étroites cellules ?
Et ces nombreux canaux où les sucs épaissis
En un solide bois par degrés sont durcis ?
Comment, pour pomper l'air, de l'active trachée
La spirale élastique en leur sein est cachée ?
Chaque plante en sa tige enferme ses vaisseaux ;
Que dis-je ? chaque part du tronc et des rameaux
Contient ce triple organe, et de chaque partie
Un arbre tout entier peut recevoir la vie :
Tant le ciel a voulu dans leur fécondité
Placer l'heureux espoir de leur postérité !
Pour embellir encor cette race future,
La greffe unit son art aux dons de la nature :
Art sublime, art fécond dont les secrets divers
Remontent au berceau de l'antique univers.
Mais comment de la greffe expliquer le mystere ?
Comment l'arbre, adoptaat une plante étrangere,
Peut-il, fertilisé par ces heureux liens,
Former des fleurs, des fruits qui ne sont pas les siens ?
Dans le sein maternel, sa retraite vivante,
L'homme encore naissant peut expliquer la plante.
De vaisseaux en vaisseaux, égaré dans son cours,
Le sang qui toujours part, et remonte toujours,
Parcourt, en circulant par des routes certaines,
Un million de fois des millions de veines.
Et dans sa longue route épure lentement,
Ne porte à l'embryon qu'un utile aliment.
Ainsi par une plante une plante adoptée
Elabore les sucs de la seve empruntée,
Et de ces alimens qu'il a reçu d'autrui,
L'arbre nouveau n'admet que les sucs faits pour lui.
Soit donc que d'un rameau la blessure féconde
Reçoive un plant choisi dans sa fente profonde ;
Soit que le sauvageon que l'art veut corriger,
Dans ses bourgeons admette un bourgeon étranger,
Ce dédale savant de vaisseaux innombrables
N'admet ou ne retient que des sucs favorables,
L'arbre adopté s'éleve : il se couvre de fruits
Que le tronc paternel n'aurait jamais produits ;
Et l'arbre hospitalier, où la greffe prospere,
De ces enfans nouveaux s'étonne d'être pere.

Ainsi de cet hymen admiré tant de fois,
Ma muse audacieuse interprétait les lois.
Mais dans la même espece, et sur les mêmes tiges,
Qui peut, sans s'étonner, voir tant d'autres prodiges ?
Le même suc, changeant de parfum, de saveur,
Forme le bois, le fruit, le feuillage et la fleur ;

Tapisse de duvet la pêche cotonneuse,
Arme de dards aigus la chataigne épineuse,
Donne aux pois une écosse, une écaille à la noix,
De son mol épiderme environne le bois,
Revêt le tendre aubier d'une écorce plus dure;
Là rougit la cerise, ici noircit la mûre;
Donne aux fleurs leur émail, sa verdure au gazon;
Tantôt est un remede, et tantôt un poison:
Et, plus étrange encor dans ses métamorphoses,
Il court infecter l'ail et parfumer les roses.

☞ Le mot du Logogryphe dans notre dernier numéro est *Phébé* où se trouve *Hébé*.

Une Dame Lacédémonienne voyant son fils revenir seul de l'armée, lui demanda ce qui s'était passé? Tous nos gens sont morts, lui répondit-il." Aussitôt prenant un pot de terre, elle le lui jette sur la tête, en disant: " T'ont-ils envoyé nous dire de leurs nouvelles?"

Description du Mouton d'Espagne, connu sous le nom de Merinos.

Les Moutons qui produisent la plus fine et la plus belle laine connue bans le monde, sortent d'Espagne et sont connue sous le nom de *Merinos* comme le *Charros* est distingué par sa mauvaise qualité.

Les Mâles ont des cornes et les Femelles n'en ont point, quoiqu'il y ait des mâles qui n'en ont pas parce qu'on les a bistourné. Pour connaitre un Mouton *Merino* de la mauvaise Race *Charros*, il faut d'abord remarquer qu'il ait la tête plus grande, les oreilles plus petites, les yeux brillans, les cornes courbes, le col court, la poitrine large, le corps, la figure et les jambes couverts d'une laine délicate, sans mélange d'autre grossiere. Cette race est gentille. On y remarque plus particuliérement un grand toupet de laine entre les yeux. La laine lui croit aussi en abondance aux jambes jusqu'aux sabots.

[La nature humaine est sujette à tant de contradictions, qu'on voit des individus se prendre d'une belle passion pour une chose quelconque, pour un corps politique ou pour un particulier, sans avoir d'autre motif légitime qu'un penchant invincible qui l'entraine irrésistiblement sans qu'il y prenne garde vers l'objet de son choix; et d'autres ont une aversion prédominante pour des objets les plus dignes d'affection, sans qu'ils en sachent donner la raison. Témoin ceux qui ont une préférence prononcée pour Napoléon, quoiqu'ils n'ayent reçu de lui que des vexations; et d'autres qui le détestent, quoiqu'ils n'ayent en aucune manière sujet de se plaindre de lui. Tout cela, disons-nous, est inhérent à la nature humaine; mais comme notre intention est d'instruire nos lecteurs et non de corriger leurs défauts, parce que cela n'appartient qu'au Tout-Puissant; et que nous observons tous les événemens avec autant d'indifférence que de sang-froid, nous croyons leur faire plaisir en leur procurant la lecture de quelques fragmens (sans nous permettre de les commenter) qui nous furent communiqués il y a plusieurs années par un ami, afin que chacun les juge suivant la force de son opinion. Les voici tels qu'ils nous furent remis en manuscrit:]

FRAGMENS EXTRAITS D'UN VOYAGE INEDIT FAIT EN FRANCE EN 1802 ET 1803.

Les Secrétaires.

Bonaparte n'est point l'auteur des proclamations qu'il a publiées dans les diverses phases de sa carriere politique et littéraire; il parle mal la langue française et l'écrit plus mal encore; mais il met son caractere dans ces diverses productions, il en donne le plan, en dicte les phrases saillantes, et laisse à un secrétaire particulier le soin de polir sa rude et sauvage éloquence. Jusqu'au moment où il a ouvertement aspiré au pouvoir suprême, et lorsqu'il n'avait pas encore essayé de mettre entre lui et les autres hommes l'immense distance qui sépare un maître de ses esclaves, il a choisi ses secrétaires parmi les instituteurs ou les compagnons de son enfance; mais lorsqu'une grande perspective de puissance et de suprématie s'est présenté à ses yeux, il a senti qu'en gardant près de lui des hommes qui avaient le droit et l'habitude de la familiarité, il ne pourrait pas s'isoler

suffisamment, et que d'ailleurs ces compagnons et ces témoins de son ancienne obscurité la rappelleraient à un public malin et sarcastique, et sous divers prétextes, il les a écartés.

Il appela prés de lui, lorsqu'il fut nommé commandant en chef de l'armée d'Italie, un nommé *Patro*, qui avait été son professeur à l'école de Brienne. Ce moine adroit, connaissant les hommes, a beaucoup contribué à former Bonaparte qui auparavant n'était qu'un Corse sombre et insociable

Les proclamations qu'il a faites alors n'ont pas cette verve de jeunesse, cette fougue révolutionnaire qu'on remarque dans celles qu'il a publiées vers la fin de sa campagne d'Italie et dans son expédition d'Egypte. On y remarque une modération hypocrite, une netteté de style, quelquefois une élégance d'expression qui annoncent plutôt un homme formé, un littérateur instruit, qu'un soldat ignorant, farouche et sanguinaire, qui devait annéantir dans ce pays la puissance autrichienne, celle du Pape et détruire l'ancienne république de Vénise. L'exmoine Patro fut au dessous de ses fonctions, et Bonaparte le renvoya à Paris, où avec quelques fonds qu'il devait à la générosité de son ancien éleve et aux contributions de ceux à qui il avait vendu son influence sur lui, il établit une manufacture de porcelaine.

Bourienne élevé avec Bonaparte à l'école de Brienne, en devint le confident, et quelquefois le conseil. Avec une tête ardente, une imagination vive et quelques talens, Bourienne remplit très bien la tâche qui lui était imposée ; mais malgré une familiarité qui allait jusqu'à le tutoyer, il resta son secrétaire particulier, sans caractere officiel, sans fonctions reconnues, et lorsqu'un mot de celui qui l'employait aurait pu le porter à des places éminentes, il n'était qu'un obscur subalterne. Bourienne suivit Bonaparte en Egypte ; il y partagea sa confiance avec Duroc, jeune militaire, qui, comme les freres Romeuf, s'était attaché à la fortune de Bonaparte, afin d'avoir une sauve-garde contre les dénonciations des militaires jacobins.

Bourienne revint en France avec Bonaparte ; mais à peine celui-ci fut-il nommé Consul, que toute familiarité fut bannie entr'eux, et que ce dernier fit sentir sévérement à l'autre que le chef du gouvernement français avait droit à des égards, à un respect qui ne se conciliaient point avec les prétentions d'un ancien camarade de collége. Cette déclaration, en forçant Bourienne à une réserve à laquelle il n'était point accoutumé, lui fit envisager son travail comme une servitude, et Bonaparte comme un maître ingrat et exigeant. N'ayant la perspective d'aucune place lucrative ou distinguée, et se voyant destiné à végéter éternellement dans des fonctions aussi pénibles qu'obscures, il chercha son indépendance dans quelques spéculations dont on lui offrait de partager les bénéfices sans mise de fonds, mais pour lesquelles on lui demandait d'user de son crédit près de Bonaparte ou des ministres. Ces spéculations ne réussirent pas ; elles entraînerent la ruine des freres Coulon, qui se trouverent alors débiteurs d'une somme considérable au gouvernement. Le nom de Bourienne ayant paru dans ces transactions, Bonaparte exigea qu'il fournit, comme associé, sa part de la restitution qui fut faite au trésor public. Il est vrai qu'après l'y avoir obligé, il lui fit présent d'une somme égale à celle qu'il avait payée ; mais le mérite du bienfait était détruit par la sévérité qui l'avait rendu nécessaire, et d'ail-

leurs le maître intolérant s'y montrait encore. Bourienne était fatigué de sa situation ; obligé à un travail continuel, n'ayant ni repos ni distraction, troublé tout à coup au sein de ses moindres jouissances, par les ordres d'un homme extraordinaire par son activité, fatiguant par son caractere inquiet et bouillant, il demandait ou sa démission ou quelqu'un qui partageât son travail. Bonaparte lui répondit : " Quand un homme est dépositaire de secrets aussi importans que ceux que je vous ai confiés, on ne lui permet pas de se retirer ; et nous sommes déjà trop de deux pour ce qui se fait entre nous."

Bourienne avait un jour invité chez lui nombreuse compagnie pour célébrer la naissance de son premier enfant. It s'attendait que cette circonstance adoucirait Bonaparte et l'engagerait à se relâcher envers lui de sa sévérité ordinaire. Le travail commence et se prolonge au-delà de l'heure fixée pour la réunion des convives invités par lui. Il se hasarda à communiquer son embarras à son maître, qui, après avoir gardé un instant le silence, écrit un bon de 30,000 francs qu'il lui remet en lui disant : " Voilà pour le nouveau-né." En même tems il sonne et dit : " Qu'on apporte à diner à M. Bourienne." Celui-ci, sans avoir égard au présent qui était destiné à lui rendre cette sévérité moins dure, se leve furieux et sort du cabinet du Premier Consul, en s'écriant : " Il n'y a pas moyen de rester avec ce B . . . . . là." Bonaparte se voyant insulté aussi gravement, ne respirait que vengeance, et le parti le plus doux qu'il voulait prendre était de mettre l'insolent au Temple. Portalis qui avait alors beaucoup de crédit sur l'esprit de son maitre, entreprit de le fléchir, et comme celui-ci se plaignait vivement de l'expression dont Bourienne s'était servi en le quittant, Portalis lui dit facétieusement : " Il faut la lui pardonner ; il croyait sortir du cabinet du second consul." Cette saillie valut à Bourienne un pardon qui n'eut d'effet que jusqu'au moment où Bonaparte par les soins de Maret, trouva dans le jeune Menneval, un secrétaire plus docile. Bourienne obtint pour retraite le consulat d'Hambourg, place bien au dessous de ses prétentions ; mais bien conforme à son genre de talent plutôt fait pour un espionnage diplomatique que pour des affaires d'un ordre supérieur.

Mennevalle est depuis resté en possession d'une place dans laquelle il faut une patience que rien ne lasse, dans laquelle il faut supporter l'excès du travail et de l'insulte, n'ayant pour se consoler d'un surcroît excessif d'occupation, et des soufflets et des coups de pied qu'il reçoit, qu'une bourse de vingt-cinq louis que Bonaparte a coutume de lui glisser dans la poche, sans lui dire rien qui l'adoucisse ou le console.

Depuis la disgrace de Bourienne, Maret a été véritablement le secrétaire confidentiel de Bonaparte : ils composent ensemble des articles pour le Moniteur. Maret les écrit sous sa dictée ; il en soigne et corrige le style, tout en conservant la pensée. C'est à cette facilité qui s'accorde si bien avec la pétulance de Bonaparte, qu'il doit un crédit qui, ainsi que celui de Duroc, a résisté à tous les chocs, à toutes les intrigues, et à l'inquiétude d'un homme dont le caractere repousse l'amitié et la confiance.

Tandis que Bonaparte était encore Consul, il disait sans cesse à Maret : " Hâtez-vous de faire votre fortune, tandis que nous sommes les maîtres. En révolution, il n'y a qu'un moment qu'il faut savoir sai-

sir. N'imitons pas ceux qui nous ont dévancés : il n'ont trouvé dans le pouvoir que la mort, l'exil ou la misere. Quand nous serons riches, nous aurons de quoi nous consoler de n'être plus puissans. Mais n'attendons pas qu'on nous chasse." C'est Maret qui tient le régistre secret dans lequel Bonaparte consigne toutes les notes qu'il peut recueillir sur les hommes que la révolution a tirés de l'obscurité, sur ses amis comme sur ses ennemis, sur ceux qui peuvent être utiles, comme sur ceux dont il soupçonne les intentions. Quiconque a rempli un emploi public dans l'intérieur, quiconque a eu à l'extérieur des relations équivoques, les émigrés rentrés, comme ceux qui ont préféré l'exil à la honte de se soumettre à lui, tout est inscrit et noté sous ses yeux. Ce procédé lui donne le moyen de faire lui seul tous ses choix, et il est très peu de noms un peu connus sur lesquels il ne puisse sur le champ faire quelques observations.

Durant le consulat de Bonaparte, Maret, qui a été réellement et est encore, un de ses conseillers intimes, était lui-même secrettement avisé, par une espece de comité, qui, au moyen de quelques femmes, savait ce qui se passait parmi les entours de Bonaparte et surtout ce qui se faisait chez Talleyrand. Ce comité était composé de Lehoc, Bourgoing et Sémonville; gens adroits qui avaient été employés dans la diplomatie, mais qui étaient alors dans l'inaction, parce que Talleyrand craignait leurs talens et leurs intrigues, et que Bonaparte avait des préventions contre eux. C'est ce comité qui suggéra à Maret de ne donner qu'un copiste à Bonaparte, pour le tête-à-tête du cabinet, et qui lui proposa Menneval. Ils avaient aussi essayé de donner pour secrétaire à Talleyrand un jeune homme rempli d'esprit, de pénétration et d'usage du monde. Madame Bourgoing l'avait fait goûter à Madame Grant, qui devait mettre sous les yeux de Talleyrand un billet de lui, qui, par le style, aurait attiré son attention et lui aurait suggéré l'envie d'en connaître l'auteur; mais, soit que Talleyrand naturellement inattentif et insouciant dans son extérieur, n'ait pas remarqué ce billet, soit qu'il ait senti le piége, cette petite intrigue ne réussit pas. D'ailleurs, il craignait que Bonaparte ne trouvât mauvais qu'il eut un secrétaire particulier auquel il aurait pu confier des secrets qui ne devaient être connus que de lui, ou de quelque commis responsable. Lehoc, Bourgoing et Sémonville ont été depuis employés, comme l'ont été aussi tous les hommes dont il avait craint les intrigues, lorsqu'il ne faisait que d'arriver au pouvoir, mais dont il a employé les talens depuis qu'il s'est cru plus affermi.

[Ayant inséré dans l'avant dernier numéro un extrait de la relation officielle du combat naval qui eut lieu le 28 de Mars dernier, entre les flottes de Pétion et de Christophe, publiée par ordre du dernier, l'impartialité exige aussi que nous insérions la communication suivante, qui nous a été transmise par un monsieur américain arrivé tout récemment de Port-au-Prince.]

A L'ÉDITEUR DE L'HÉMISPHÈRE.

M. Negrin,

En lisant votre utile Feuille du 21 Avril dernier, j'ai observé le récit d'un combat naval entre les flottes de Christophe et de Pétion, copié d'un papier imprimé au Cap sous l'influence du premier, dans lequel il s'arroge une victoire décidée. Hé bien, Monsieur, permettez moi de vous faire savoir que j'étais au Port-au-Prince dans le même tems que cette brillante action eut lieu; ce qui me met à même de contre-

dire, avec assurance, le récit mensonger donné par P. Romain, et approuvé par son maître encore plus effronté, CHRISTOPHE.

Les faits suivans qui m'ont été communiqués par le Docteur Williamson, un gentilhomme de la plus grande véracité et un témoin oculaire du combat, ne peuvent être révoqués en doute.

Le vent soufflait très légèrement au moment où les deux flottes engagerent l'action; le combat devint général pendant l'espace de deux heures, au bout desquels le *Général Romain* abattit son pavillon et fut pris par le brig *Centaure*, Capitaine Bartholle. Aussitôt que l'amiral de Christophe eut observé qu'un de ses vaisseaux avait été pris, il fit un signal à toute la flotte de s'enfuir, auquel tous les vaisseaux obéirent à l'exception d'un brig commandé par un homme blanc, le capitaine Spalding.

La flotte de Pétion, commandée par Manuel Gaspard, commença la chasse, et aurait pu s'emparer de tous les vaisseaux ennemis, si le vaisseau le *Republicain* n'eut malheureusement été percé d'un boulet à fleur d'eau pendant l'action, étant dans la plus grande détresse, tirant des coups de canon pour demander de l'assistance, et ayant environ sept pieds d'eau dans sa cale. Ce fatal accident obligea l'amiral d'abandonner la poursuite, et de faire un signal au brig *Le Chasseur*, qui avait déjà atteint l'ennemi, d'aller à l'assistance du vaisseau *Le Républicain*, et que l'on empêcha par ce moyen de couler bas. Si l'amiral de Christophe avait eu de l'habileté et du courage il avait alors une belle occasion de les déployer; mais le fait est, que le seul vaisseau de son escadre qui ait montré de la bravoure, était *L'Hermaphrodite*, brig commandé par le capitaine Spalding. Ce vaisseau se battait avec *Le Conquérant*, pendant que le reste de l'escadre de Christophe fuyait à pleine voiles vers St. Marc. Je le répéte encore, si l'accident qu'essuya le vaisseau *Le Républicain* n'eut pas eu lieu, toute la flotte de Christophe aurait indubitablement tombée au pouvoir de l'amiral Gaspard qui a montré ce sangfroid et cette bravoure qui caractérisent le Président, Alexandre Pétion.

Il est faux que le capitaine Michel ait été tué dans le combat, car je l'ai vu au Port-au-Prince lorsque son vaisseau le *Général Romain* y fut amené; et même de plus, lui et son équipage entrèrent à bord des vaisseaux de la flotte de Pétion.

L'amiral Gaspard, les officiers et tous les équipages de la flotte de Pétion méritent les plus grands éloges pour leur bravoure et leur habileté; et ce qui fait le plus d'honneur à l'amiral Gaspard c'est d'avoir procuré des hardes et des provisions à l'équipage du *Général Romain* qui en avait le plus grand besoin.

Les troupes du Général Magny qui sont au Môle désertent journellement et sont reçues et traitées avec douceur par le Général Lamare qui commande pour Pétion dans cette partie; et il n'y a aucun doute qu'en très peu de tems les forces du premier ne soient réduites à très peu de chose.

J'ai vu le Général Rigaud qui est arrivé aux Cayes. Les habitans et les troupes du Sud sont très réjouis de cette circonstance. Les officiers qui ont servi sous lui dans la guerre avec Toussaint sont transportés de joie et le reconnaîtront comme leur général et commandant en chef. Le Président Pétion est au comble de la joie de l'arrivée de son camarade et compagnon d'armes, autrefois son officier commandant.

sir. N'imitons pas ceux qui nous ont dévancés : il n'ont trouvé dans le pouvoir que la mort, l'exil ou la misere. Quand nous serons riches, nous aurons de quoi nous consoler de n'être plus puissans. Mais n'attendons pas qu'on nous chasse." C'est Maret qui tient le régistre secret dans lequel Bonaparte consigne toutes les notes qu'il peut recueillir sur les hommes que la révolution a tirés de l'obscurité, sur ses amis comme sur ses ennemis, sur ceux qui peuvent être utiles, comme sur ceux dont il soupçonne les intentions. Quiconque a rempli un emploi public dans l'intérieur, quiconque a eu à l'extérieur des relations équivoques, les émigrés rentrés, comme ceux qui ont préféré l'exil à la honte de se soumettre à lui, tout est inscrit et noté sous ses yeux. Ce procédé lui donne le moyen de faire lui seul tous ses choix, et il est très peu de noms un peu connus sur lesquels il ne puisse sur le champ faire quelques observations.

Durant le consulat de Bonaparte, Maret, qui a été réellement et est encore, un de ses conseillers intimes, était lui-même secrettement avisé, par une espece de comité, qui, au moyen de quelques femmes, savait ce qui se passait parmi les entours de Bonaparte et surtout ce qui se faisait chez Talleyrand. Ce comité était composé de Lehoc, Bourgoing et Sémonville; gens adroits qui avaient été employés dans la diplomatie, mais qui étaient alors dans l'inaction, parce que Talleyrand craignait leurs talens et leurs intrigues, et que Bonaparte avait des préventions contre eux. C'est ce comité qui suggéra à Maret de ne donner qu'un copiste à Bonaparte, pour le tête-à-tête du cabinet, et qui lui proposa Menneval. Ils avaient aussi essayé de donner pour secrétaire à Talleyrand un jeune homme rempli d'esprit, de pénétration et d'usage du monde. Madame Bourgoing l'avait fait goûter à Madame Grant, qui devait mettre sous les yeux de Talleyrand un billet de lui, qui, par le style, aurait attiré son attention et lui aurait suggéré l'envie d'en connaître l'auteur ; mais, soit que Talleyrand naturellement inattentif et insouciant dans son extérieur, n'ait pas remarqué ce billet, soit qu'il ait senti le piége, cette petite intrigue ne réussit pas. D'ailleurs, il craignait que Bonaparte ne trouvât mauvais qu'il eut un secrétaire particulier auquel il aurait pu confier des secrets qui ne devaient être connus que de lui, ou de quelque commis responsable. Lehoc, Bourgoing et Sémonville ont été depuis employés, comme l'ont été aussi tous les hommes dont il avait craint les intrigues, lorsqu'il ne faisait que d'arriver au pouvoir, mais dont il a employé les talens depuis qu'il s'est cru plus affermi.

[Ayant inséré dans l'avant dernier numéro un extrait de la relation officielle du combat naval qui eut lieu le 28 de Mars dernier, entre les flottes de Pétion et de Christophe, publiée par ordre du dernier, l'impartialité exige aussi que nous insérions la communication suivante, qui nous a été transmise par un monsieur américain arrivé tout récemment de Port-au-Prince.]

A L'ÉDITEUR DE L'HÉMISPHÈRE.

M. Negrin,

En lisant votre utile Feuille du 21 Avril dernier, j'ai observé le récit d'un combat naval entre les flottes de Christophe et de Pétion, copié d'un papier imprimé au Cap sous l'influence du premier, dans lequel il s'arroge une victoire décidée. Hé bien, Monsieur, permettez moi de vous faire savoir que j'étais au Port-au-Prince dans le même tems que cette brillante action eut lieu ; ce qui me met à même de contre-

dire, avec assurance, le récit mensonger donné par P. Romain, et approuvé par son maître encore plus effronté, CHRISTOPHE.

Les faits suivans qui m'ont été communiqués par le Docteur Williamson, un gentilhomme de la plus grande véracité et un témoin oculaire du combat, ne peuvent être révoqués en doute.

Le vent soufflait très légèrement au moment où les deux flottes engagerent l'action; le combat devint général pendant l'espace de deux heures, au bout desquels le *Général Romain* abattit son pavillon et fut pris par le brig *Centaure*, Capitaine Bartholle. Aussitôt que l'amiral de Christophe eut observé qu'un de ses vaisseaux avait été pris, il fit un signal à toute la flotte de s'enfuir, auquel tous les vaisseaux obéirent à l'exception d'un brig commandé par un homme blanc, le capitaine Spalding.

La flotte de Pétion, commandée par Manuel Gaspard, commença la chasse, et aurait pu s'emparer de tous les vaisseaux ennemis, si le vaisseau le *Republicain* n'eut malheureusement été percé d'un boulet à fleur d'eau pendant l'action, étant dans la plus grande détresse, tirant des coups de canon pour demander de l'assistance, et ayant environ sept pieds d'eau dans sa cale. Ce fatal accident obligea l'amiral d'abandonner la poursuite, et de faire un signal au brig *Le Chasseur*, qui avait déjà atteint l'ennemi, d'aller à l'assistance du vaisseau *Le Républicain*, et que l'on empêcha par ce moyen de couler bas. Si l'amiral de Christophe avait eu de l'habileté et du courage il avait alors une belle occasion de les déployer; mais le fait est, que le seul vaisseau de son escadre qui ait montré de la bravoure, était *L'Hermaphrodite*, brig commandé par le capitaine Spalding. Ce vaisseau se battait avec *Le Conquérant*, pendant que le reste de l'escadre de Christophe fuyait à pleine voiles vers St. Marc. Je le répéte encore, si l'accident qu'essuya le vaisseau *Le Républicain* n'eut pas eu lieu, toute la flotte de Christophe aurait indubitablement tombée au pouvoir de l'amiral Gaspard qui a montré ce sangfroid et cette bravoure qui caractérisent le Président, Alexandre Pétion.

Il est faux que le capitaine Michel ait été tué dans le combat, car je l'ai vu au Port-au-Prince lorsque son vaisseau le *Général Romain* y fut amené; et même de plus, lui et son équipage entrèrent à bord des vaisseaux de la flotte de Pétion.

L'amiral Gaspard, les officiers et tous les équipages de la flotte de Pétion méritent les plus grands éloges pour leur bravoure et leur habileté; et ce qui fait le plus d'honneur à l'amiral Gaspard c'est d'avoir procuré des hardes et des provisions à l'équipage du *Général Romain* qui en avait le plus grand besoin.

Les troupes du Général Magny qui sont au Môle désertent journellement et sont reçues et traitées avec douceur par le Général Lamare qui commande pour Pétion dans cette partie; et il n'y a aucun doute qu'en très peu de tems les forces du premier ne soient réduites à très peu de chose.

J'ai vu le Général Rigaud qui est arrivé aux Cayes. Les habitans et les troupes du Sud sont très réjouis de cette circonstance. Les officiers qui ont servi sous lui dans la guerre avec Toussaint sont transportés de joie et le reconnaîtront comme leur général et commandant en chef. Le Président Pétion est au comble de la joie de l'arrivée de son camarade et compagnon d'armes, autrefois son officier commandant.

L'on fait de grands préparatifs pour équiper une force considérable afin de marcher contre le Nord, à la tête de laquelle seront les Généraux Rigaud et Delva. Pétion présidera comme President dans le département civil. Il n'est pas douteux qu'en très peu de tems le Nord sera subjugué, et que l'on apprendra la chûte de ce tyran sanguinaire, Henri Christophe, le meurtrier de Tate et Primeveria citoyens américains, et l'instrument du détestable Dessalines dans le massacre des innocens habitans Français, hommes, femmes et enfans.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D. A.

Baltimore, 10 *Mai*, 1810.

[COMMUNICATION.]

M. NEGRIN,

Quand nous voulons parler de l'ambition, de l'intérêt, on nous comprend à demi-mot ; mais quand c'est le cœur qui parle, qu'il y a peu de personnes qui nous entendent !— Tout le monde discute sur le *bonheur*, chacun le définit à sa manière. Le bonheur de l'*homme ingrat* est le tourment d'un *coeur sensible*. . . La route au bonheur n'est pas tortueuse, ni même difficile : mais, le passionné est trop aveuglé pour la choisir, et le vicieux trop blazé pour suivre sa monotonie ; j'ai aussi comme les autres, mes idées sur cet état que les paroles ne peuvent rendre—mais, à qui puis-je les confier ? m'entendra-t-on ! me croira-t-on ! n'est-ce pas déjà un sentiment qui tient au bonheur quand on s'entend avec un être aimable et sensible sur le sens de ce mot magique. Hélas ! tout est doute lorsque l'esprit d'un autre n'approuve pas nos sentimens, ne les met pas au grand jour et ne nous donne la conviction d'un raisonnement juste. Je relis les lignes qui s'échappent plutôt de mon cœur que de mon esprit . . . . je m'arrête . . . . je pense . . . . je n'hasarderai pas de définir le bonheur ! P . . . . .

Baltimore, 12 *Mai*, 1810.

M. Negrin,

Comme il m'a paru que vous insériez toutes sortes de communications dans votre journal impartial, je me flatte que celle, dont copie est ci-après, ne sera pas rebutée. UN BLANC.

De toutes les pièces qui on paru dans votre Journal depuis son établissement, quelques unes bonnes, d'autres passables, d'autres médiocres, et d'autres qui n'ont pas le sens commun, il ne s'y en trouve point qui mérite une censure aussi générale que celle qui a pour titre : "*Observations sur l'Ile d'Hayti.*"

Je ne conçois pas comment un homme d'un esprit distingué a pu s'oublier au point de publier, à la mortification des planteurs colons de cette île, qui en ont été indignement chassés, une rapsodie aussi dégoutante que l'est cette production. *O Tempora o Mores !* Foin, pour de pareilles horreurs : outre qu'elle ravale votre journal, elle met en parallèle le beau blanc avec le lugubre noir.

Si vous ne connaissiez pas les colonie, vous auriez dû, avant de salir votre papier d'une aussi ridicule production, prendre conseil de quelque honnête colon exempt de préjugés et de préventions ; et s'il avait été tant soit peu dans vos intérêts, il vous aurait empêché de vous attirer gratuitement une foule d'ennemis. Si vous en avez une parfaite connaissance, vous avez grandement tort.

Ces Noirs et Noires que vous ou votre correspondant préconisez avec une complaisance adulatoire, sont des êtres aussi faux qu'ils sont cru-

els et orgueilleux. Au moment qu'ils semblent vous caresser pour vous combler d'amitié, ils étudient la manière qu'ils pourront employer pour se défaire de vous, ou bien vous tromper ; car leur caractere dominant est l'hypocrisie et la cruauté ; et si vous en voulez une preuve bien convaincante, entre mille que je tais, jetez les yeux sur leur conduite à l'égard des blancs après l'évacuation de Rochambeau, et tous vos doutes cesseront. Ils inviterent ces infortunés par une proclamation pathétique, de rester parmi eux ; et après qu'ils les eurent désarmés sous divers prétextes, ils les massacrerent tous. Croyez-vous qu'ils seraient plus généreux à votre égard ? Quand ils auraient tiré de vous tout ce dont ils auraient besoin ils vous traiteraient avec la même rigueur. Attendez vous quelque récompense de ces révoltés pour publier leurs louanges ? Hé bien ! je vous prédis que vous n'aurez rien. Les Noirs vous ont-ils promis de vous rendre quelque service et les Noires leurs faveurs ? Pauvre homme à quelle caste vous êtes vous adressé !

Vous et votre correspondant noir après vous être battus les flancs pour chanter les louanges des Noirs et des Noires, vous vous époumonnés pour flagorner bassement la femme de ce tigre de Dessalines ; mais pourquoi ne parler que des Noirs et des Noires, et ne rien dire des gens de couleur qui ont joué et qui jouent encore un rôle aussi actif et aussi odieux que celui de vos favoris, quoiqu'ils valent quelque chose de mieux. Est-ce pour des raisons de politique ? est-ce par prédilection ? Dans ce cas vous avez une politique et prédilection bien noires ; et je crains qu'elles ne vous conduisent en enfer, si vous persistez à les pratiquer.

Je suis bien éloigné de prétendre qu'il ne se trouve pas quelques ames honnêtes et humaines parmi eux : les Noires Dessalines et B. que vous citez, ne sont pas les seules qui ayent montré des sentimens humains à l'égard des blancs : il y a d'autres traits dignes d'être cités ; mais la conduite de deux Noires précitées, émanant d'un sentiment spontané ou d'une ostentation orgueilleuse, ne méritait pas les éloges pompeux que vous avez plu leur prodiguer : parce qu'elles n'ont rempli qu'un devoir bien dû à la couleur de laquelle elles avaient reçu les plus grands bienfaits.

Cela serait de peu de conséquence si vous, ou votre correspondant, ne vous étiez pas avisés de flagorner cette grosse maman de Dessalines, que vous qualifiez de majesté, et que vous représentez être une beauté digne d'être mise en parallèle avec la Vénus de *Medicis* : elle qui serait plus propre à figurer à la porte d'un cabinet à grimaces, pour exciter ceux qui auraient l'intention d'y aller expulser le superflu de la digestion, que dans un Panthéon. Que signifie ces allusions adulatoires de *Monseigneur* prodiguées à des Nègres révoltés et assassins de leurs maîtres, sinon que votre correspondant, ou vous, faites partie de ces vils transfuges qui préfèrent la compagnie de ces lâches assassins à celle des honnêtes gens ? Que signifient ces vers solitaires, longs et plats, sans rime ni justesse dont vous avez souillé les pages de votre journal pour en dégouter vos abonnés, sinon que vous êtes l'adorateur de ces beautés enfumées ? Malgré votre courtoisie noire, je crains bien que vous n'ayez pas atteint votre but ; car ces beautés, autant orgueilleuses que bornées, ne pardonnent jamais à celui qui s'écarte de leur nouveau vocabulaire : c'est à dire, qui emploie un substantif à la place d'un adjectif, en les qualifiant de

Négresses, au lieu de Noires ainsi que vous avez eu l'imprudence de le faire; et si vous voulez obtenir le pardon d'une offence aussi majeure, vous n'avez rien de mieux à faire que de vous prosterner à leurs genoux; et dans cette posture suppliante les assurer, en baisant respectueusement leurs belles mains noires, que vous avez pêché par erreur, faute d'avoir lu votre grammaire, et que vous ne pécherez plus.

Je ne pousserai pas plus loin mes remarques sur un objet qui est trop dégoutant pour me permettre d'en faire une analyse complete. En finissant je me contenterai de vous observer que si vous n'avez rien de mieux à donner à vos lecteurs, je vous conseille d'empaqueter les caractères de votre imprimerie, et laisser les blancs et les noirs tels qu'ils sont; et vous, de rester oisif pour qu'on n'entende plus parler d'un Journal qui ne serait, dans ce cas, bon qu'en Guinée ou au Sénégal.

UN BLANC.

ENIGME.

Les rois sont mes sujets, les vainqueurs mes esclaves;
Je force les plus forts, et dompte les plus braves.
Contre moi les efforts se trouvent superflus;
Je cause du chagrin, les pleurs et le martyre
A ceux que ma puissance à me servir attire,
Et je fais plus de mal à qui m'aime le plus.

Le mot est (ruoma) *l'*

VARIÉTÉS.

Le procédé pour manufacturer le Salpêtre est aussi simple que celui de faire le Savon. Un Fermier ou tout autre particulier quelconque, peut en tirer en abondance des plâtres de vielles murailles, des écuries et des vielles démolitions par le moyen de la lixivation.

Cet ingrédient peut fournir en tems de paix, non seulement à la consommation de chaque individu, mais encore peut devenir en tems de guerre une ressource nationale, en ce qu'il épargne le sel et améliore la viande qui fait un article principal de provisions chez tous les habitans. C'est réellement rendre le pays indépendant que de pourvoir soi-même à ses propres besoins; et pour nous fortifier avec énergie chez nous sans avoir recours à l'étranger, il ne s'agit que de fournir à nos manufactures les matières nécessaires que l'Amérique, notre pays, produit.

Le Général Guillaume (William) Washington est mort dernièrement à Charleston, dans la Caroline du Sud. Les Etats-Unis ont fait une perte irréparable dans ce digne officier. Il était lieutenant-colonel dans la révolution américaine; et il a été rejoindre dans le pays de la tranquilité, l'immortel George Washington, Greene, Wayne, &c. tous ses compagnons d'armes.

Le territoire de l'Etat Ecclésiastique, qui formait la souveraineté temporelle du Pape, vient d'être incorporée à la France par un *Senatus Consultum*. La ville de Rome est reconnue la seconde de l'empire Français, et l'héritier présomptif de la couronne portera dorénavant le titre de Roi de Rome, comme autrefois il portait celui de Dauphin. Il est accordé au Pape deux millions de livres de revenu annuel exempt de toute charge ou rente foncières, et un palais à Rome et à Paris.

M. de Champagny, Ministre des Affaires Etrangères, vient d'être créé Duc de Cadore par Napoléon. Une note portant la signature du Duc de Cadore sans date, adressée à M. Armstrong, Ministre des Etats-Unis à Paris a paru dans pres-

que tous les papiers des Etats-Unis. On a reçu cette nouvelle avec autant de surprise que de curiosité ; et on se demandait qui est ce nouveau parvenu? Enfin on est parvenu à connaître que M. Champagny avait ajouté à ses nombreuses dignités celle de Duc de Cadore.

Tout le monde a déjà assez épluché, censuré ou approuvé des mesures mises à l'ordre du jour, sans nous permettre d'y ajouter nos observations.

Le Roi de la Hollande, Louis Napoléon Ier. se trouvait encore à Paris aux dernières nouvelles qui nous sont parvenues d'Europe, attendant que son auguste frere décidat de son sort. Il a adressé le 21 Février une note à son conseil d'état, portant qu'il aurait bientôt le plaisir de se trouver au milieu de ses fidèles sujets. Un rapport est aujourd'hui en circulation qu'il a abdiqué la couronne ; mais il est probable qu'il lui sera permis de régner encore quelque tems, pourvu qu'il aai assez de souplesse pour consentir à laisser affamer ses sujets. Un autre rapport encore plus extraordinaire circule aussi que le Pape doit épouser l'impératrice divorcée. Ce dernier rapport n'a pas l'ombre de la probabilité. Cependant on a été les témoins involontaires de tant d'événemens extraordinaires que celui-là ne nous étonnerait nullement.

Résumé Politique.

Nous sommes depuis quelque tems privés de nouvelles intéressantes des pays étrangers, et chacun se demande : à quoi se réduiront les premières qui nous arriveront. En attendant que nous puissions gratifier nos lecteurs de quelque chose d'amusant, nous allons nous occuper à leur donner substantiellement quelques fragmens de celles qui sont déjà connues dans le pays.

A l'arrivée des Français au Port Ste. Marie près de Cadix, ils occupèrent d'abord cette place avec un régiment et un bataillon d'infanterie, montèrent deux pièces de canon au château de *Santa Catalina* et deux à Guia.

Le lendemain 16 Février à une heure après midi, le Roi Joseph y arriva escorté par cent hommes de cavalerie, et choisit pour sa résidence la maison du Marquis de la Canada Terry. Depuis son arrivée on s'est occupé à construire des bateaux plats pour former un pont qui a été accompli. Il a converti le couvent de St. *Francisco* en une écurie, et les Français se sont flattés qu'ils seraient maîtres de Cadix avant quinze jours.

On a eu ces détails de Joseph Serra habitant de St. Marie réfugié à Cadix depuis le 16 de Février. Il fut examiné par le Conseil de Régence auquel il déclara tont ce qui a été dit ci-dessus. Il déclara en outre, avoir vu partir plusieurs ingénieurs pour reconnaître les lignes de fortifications qui sont érigées autour de Cadix, particulièrement celles de l'ile de Léon. L'intention des Français était de s'emparer de Cadix par un coup de main ; car on rapportait que le Marquis de la Romana avait fait un mouvement pour faire une puissante diversion en faveur de ses compatriotes de Cadix.

Le Lord Collingwood était sur les côtes de la Catalogne avec son escadre pour empêcher que Barcelone ne fut avitaillée. La garnison de Monjoui était représentée manquer de provisions, étant bloquée du côté de la terre par les patriotes qui interceptaient tout ce qui était destiné pour la relever, et du côté de la mer par les Anglais qui ne laissaient rien entrer dans le port. Cependant

on disait qu'il y avait à Toulon onze vaisseaux de ligne pour jeter à tout hasard des vivres dans cette place importante ; mais on était dans la ferme persuasion qu'ils ne réussiront pas, parceque les Anglais les observaient avec autant de constance que d'inquiétude, et que leur force était supérieure dans ce quartier.

En France on n'était occupé que du mariage de Napoléon ; et l'espoir d'avoir un rejeton de cet homme qui les a rendus si heureux, avait absorbé dans ce peuple frivole et inconstant, tout autre sentiment.

Par un bâtiment arrivé de Hull, nous apprenons que les Anglais expédiaient une flotte de 22 vaisseaux de ligne supposée être destinée contre Cronstadt.

Nous apprenons aussi par la même occasion que la Russie a formellement déclaré par un Ukase une banqueroute nationale pour s'être jettée à corps perdu entre les bras des Français. Le Moniteur de Paris reconnait que cela est une circonstance très remarquable.

Le portrait en miniature que l'Empereur Napoléon envoya à la Princesse Marie Louise pour l'accoutumer d'avance à son air rebarbatif, est entourée de 16 Solitaires, chacun estimé 30,000 florins.

Le Lord Collingwood est mort vers le milieu du mois de Mars sur les attérages de Toulon à bord d'un des vaisseaux de la flotte qu'il commandait. Son corps fut apporté à Cadix par le vaisseau La Victoire de 74 canons, et fut ensuite mis à bord d'une frégate pour être conduit en Angleterre. Tous les vaisseaux anglais étaient en deuil à Gibraltar en conséquence de cette mort.

Il parait que toutes les propriétés américaines séquestrées en France ont été vendues, et les produits versés dans le trésor national. On dit que le montant est considérable.

M. P. Bedard qui est maintenant en prison à Québec pour crime de haute-trahison a été dernièrement élu un des membres de la chambre du parlement provincial du Bas Canada.

CORRESPONDANCE.

La pièce signée "*Un Blanc*," que nous insérons aujourd'hui dans notre Feuille, nonobstant les allusions et les sarcasmes piquans qu'elle contient contre nous, doit certainement être considérée comme une preuve irréfragable de notre impartialité. La pièce intitulée "OBSERVATIONS SUR L'ILE D'HAYTI," a été insérée dans L'Hémisphère sans la moindre observation de notre part. Sans approuver ni admirer tout le contenu de la pièce, l'impartialité que nous professons ouvertement exigeait que nous lui donnions une place dans un de nos numéros. M. "*Un Blanc*" de Baltimore, dont le style et les expressions remplies d'amertume nous donne à penser qu'il est un des colons ruinés de St. Domingue, parait avoir imbibé des idées contre toute la population actuelle de l'Ile d'Hayti, aussi peu libérales qu'elles nous paraissent outrées, et que nous sommes bien loin de partager. A Dieu ne plaise que nous ayons seulement la pensée d'exténuer les cruautés et les horreurs qui ont été commises contre les Blancs. Nous observerons en très peu de mots, qu'après les atrocités inouies qui se sont passées sous nos yeux parmi une nation qui se qualifiait d'être la plus humaine et la plus civilisée du monde entier, l'on ne doit pas trouver si extraordinaire qu'une race d'hommes infortunés plongés dans la plus grande ignorance, et réduits dans l'esclavage le plus horrible, se soyent portés aux mêmes extrêmités. Après le présent aveu de nos sentimens, nous laissons à nos lecteurs à décider si nous avons mérité les reproches et les observations indécentes que "*Un Blanc*" s'est permis d'écrire contre nous.

Le prix de L'Hémisphère est de Dix Piastres par an, payables d'avance.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. J. NEGRIN.